
3 *Augustin dans l'histoire*

L'appel de Dieu dans la vie de John Henry Newman

« Nous ne sommes pas appelés une fois seulement, mais de nombreuses fois : tout au long de notre vie, le Christ nous appelle. Il nous a appelés pour la première fois dans le baptême, mais il a ensuite continué de le faire ; que nous obéissions ou non à Sa voix, Il nous appelle encore par l'effet de Sa grâce. Si nous sommes indignes de notre baptême, Il nous appelle au repentir ; si nous nous efforçons d'accomplir notre vocation, Il nous appelle de grâce en grâce, et de sainteté en sainteté, tant que la vie nous est accordée »¹.

Ces mots prononcés le 27 octobre 1839 dans la chaire de l'église universitaire Saint Mary's d'Oxford par son curé, le pasteur anglican John Henry Newman (1801-1890), sont peut-être un lieu commun pour nous : comprendre l'appel de Dieu, non pas comme le fait d'un seul moment – éventuel, mais décisif – dans une vie d'homme, mais comme une action continue. Par contre, dans le même sermon, un peu plus loin, le prédicateur énonce une idée plus singulière :

« Il arrive de temps en temps que des vérités, inconnues auparavant de ceux qui vivent religieusement ou auxquelles ils n'avaient pas besoin de prêter attention, se présentent de force à eux – des vérités qui entraînent des devoirs, et sont en fait des préceptes, auxquels il faut obéir »².

L'appel de Dieu passerait donc, en particulier, par des découvertes intellectuelles qui obligent à se positionner. Ce fut le cas de saint Augustin. Ce sera le cas de celui qui fut parfois appelé *Augustinus redivivus*. Au moment où il prononce ce sermon, le prédicateur a déjà connu des changements d'opinion significatifs depuis sa jeunesse. Et il en connaîtra encore, qui le conduiront dans le giron de l'Église catholique, le 9 octobre 1845. C'est de ces quelques étapes que nous voudrions traiter ici.

¹ Extrait du sermon intitulé « Les appels divins », dans J. H. Newman, *Sermons paroissiaux*, vol. 8: *L'obéissance chrétienne*, Paris, Cerf, 2007, p. 30.

² *Ibid.*, p. 31.

De la première conversion à la tentation du libéralisme doctrinal

John Henry Newman naît le 21 février 1801, à Londres. Il est le fils aîné d'un banquier et la famille est de religion anglicane. Élève exceptionnellement doué et original, il éprouve, au cours de ses études secondaires, l'attraction de l'incroyance, à la lecture d'auteurs tels que Voltaire ou Hume. Les guerres napoléoniennes ayant entraîné la faillite de la banque de son père, le jeune homme doit rester, durant l'été 1816, seul élève, au pensionnat de son école. Là, ébranlé par la relativité tragique des choses, tombant malade, il subit l'influence d'un jeune clerc anglican, dénommé Walter Mayers, converti à une foi vivante dans la mouvance evangelical. Cette tendance, au sein de l'Eglise d'Angleterre, est née de l'expérience et de l'enseignement d'hommes tels que les frères John et Charles Wesley à la fin du dix-huitième siècle. Contrairement aux méthodistes, les *evangelicals* n'ont pas quitté l'Eglise officielle – dite « Eglise établie » – mais ont peu à peu formé un parti influent en son sein. Leur particularité était d'insister sur une expérience de « nouvelle naissance », coïncidant avec une conversion au Christ et à un changement radical de vie. La majorité de leurs penseurs adoptaient une doctrine calviniste, mais selon des degrés divers.

John Henry connaîtra lui aussi, à cette époque, une profonde conversion, au point qu'il pourra écrire, presque cinquante ans plus tard : « à présent encore, j'en suis plus certain que d'avoir des pieds et des mains »³. Quelques ouvrages calvinistes que Walter Mayers lui fit lire le convainquirent pour un temps qu'il était « prédestiné à la gloire éternelle », croyance qui, selon ses termes, « concentra toutes mes pensées sur les deux êtres – et les deux êtres seulement – dont l'évidence était absolue et lumineuse : moi-même et mon créateur » (*Apo*, p. 121). La force de cette expérience explique la facilité avec laquelle il adoptera la doctrine calviniste selon laquelle la nouvelle naissance dont parle le Nouveau Testament, ou régénération, n'est pas donnée, ou rarement, au baptême, mais plutôt dans la conversion ultérieure, selon des descriptions-types qu'en donnaient les auteurs du parti.

C'est dans cet état d'esprit que John Henry entre au *Trinity College* d'Oxford. Après son baccalauréat (1817-1820), il fut bientôt admis parmi les membres académiques (en anglais, les *fellows*) du collège d'Oriel, dont la réputation d'excellence était alors au plus haut. La fréquentation de ces

³ J. H. Newman, *Apologia pro vita sua*, trad. L. Michelin-Delimosges, Ad solem, 2003, p. 121. Désormais, il sera référé à cet ouvrage à même le texte, par l'abréviation *Apo* suivie de la pagination, entre parenthèses

grands intellectuels lui fait surmonter, non sans douleur, les limites de son calvinisme doctrinal.

C'est là le deuxième grand changement d'opinion de sa vie qui, cependant, sera suivi d'un danger spécifique au monde académique de l'époque, qu'il appellera, avec ses futurs amis, le « libéralisme ». S'accusant d'avoir eu, dans ses écrits de jeunesse, un certain dédain pour « l'Antiquité chrétienne », c'est-à-dire l'Eglise des premiers siècles, Newman écrira :

« La vérité est que je commençais à préférer la perfection intellectuelle à la perfection morale ; j'étais entraîné vers le libéralisme du jour. A la fin de l'année 1827, je fus brusquement éveillé de mon rêve par deux coups terribles : la maladie et le deuil ⁴. » (*Apo*, p. 138).

Par libéralisme, Newman entend :

« l'erreur par laquelle on soumet au jugement humain ces doctrines révélées qui, par leur nature, le surpassent et en sont indépendantes; erreur par laquelle on prétend déterminer, en pesant leurs mérites intrinsèques, la vérité et la valeur de propositions qui s'appuient uniquement pour être reçues sur l'autorité de la parole divine » (*Apo*, p. 483).

⁴ La maladie dont il s'agit se manifesta par un effondrement cérébral, dû au surmenage, alors qu'il officiait comme examinateur de l'Université. Le deuil est celui de sa plus jeune sœur, Mary, qu'il affectionnait spécialement.

2 *Face au libéralisme, la redécouverte de l'Eglise primitive*

Fin 1827, il se ressaisit donc de ce danger intellectuel – troisième changement intellectuel et spirituel – et il se met à lire chronologiquement les Pères de l'Eglise dès les grandes vacances de 1828. L'Eglise primitive devenait pour lui « la véritable expression des doctrines chrétiennes, et la base de l'anglicanisme ». Au cours même de la rédaction d'un ouvrage relatif à l'hérésie arienne au quatrième siècle, des événements politiques vont donner corps à ses convictions :

« Les Whigs [le parti libéral] étaient arrivés au pouvoir ; lord Grey avait demandé aux évêques de mettre de l'ordre dans leurs affaires et des prélats avaient été insultés et menacés dans les rues de Londres. La question vitale était de savoir comment nous empêcherions l'invasion du libéralisme dans l'Église » (*Apo*, p. 164).

Après la rédaction de son ouvrage, *Les ariens du quatrième siècle*, Newman s'embarque avec des amis, fin 1832, pour un voyage de quelques mois en Méditerranée. Reparti seul en Sicile pendant que ses amis retournaient en Angleterre, Newman est atteint d'une forte fièvre qui menace de l'emporter, mais il finit par se remettre. C'est alors que le sentiment d'un nouvel appel divin se fait plus pressant :

« Dans la matinée du 26 ou 27 mai, je m'assis sur mon lit et sanglotai amèrement. Mon domestique, qui avait été mon infirmier, me demande ce qui me causait cette peine ; je ne pus que lui répondre : « J'ai une œuvre à accomplir en Angleterre » » (*Apo*, p. 171).

Newman arrive chez lui début juillet 1833 :

« Le dimanche suivant, 14 juillet, M. Keble prêcha dans la chaire de l'université le sermon des Assises qui fut publié sous le titre de *L'Apostasie nationale*. J'ai toujours considéré et célébré ce jour comme le point de départ du mouvement religieux de 1833 » (*Apo*, p. 172).

Newman découvrait, en effet « qu'un mouvement d'opposition s'était dessiné contre le danger spécifique qui menaçait à cette époque la religion nationale et son Église ». Alors que diverses actions sont menées, Newman lance les premiers *Tracts for the Times*, sortes de petits traités religieux polémiques et didactiques. Bien vite, certains amis lui reprochent cette initiative, mais il répond : « Les fautes mêmes d'un individu attirent l'attention ; il y perd, mais sa cause (si elle est bonne et si sa volonté est énergique) y gagne. Ainsi vont les choses : nous faisons avancer la vérité par le sacrifice de nous-mêmes » (*Apo*, p. 180-181).

Les premières années du mouvement, bientôt appelé « tractarien »

ou « des tracts », avaient un objet exaltant pour son *leader* improvisé :

« J'avais le sentiment de travailler à l'œuvre dont j'avais rêvé et que je sentais si importante et si passionnante. J'avais une suprême confiance dans notre cause ; nous soutenions ce christianisme primitif qui avait été enseigné pour tous les temps par les autorités de l'Église primitive, et qui était consigné et attesté dans les formulaires anglicans et par les théologiens anglicans. Cette ancienne religion, presque totalement disparue du pays par suite des événements politiques de ces deux derniers siècles, devait être restaurée » (*Apo*, p. 182).

C'est en 1834 qu'eut lieu la première attaque intellectuelle « libérale » contre l'Université d'Oxford. Grâce à l'arrivée alors, dans le mouvement, du savant Edward Bouverie Pusey, ami de Newman, les tractariens commencent à publier des œuvres plus considérables :

« Je commençai immédiatement un travail qui exposait avec précision notre position vis-à-vis de l'Église romaine. (...) Un cri s'élevait de tous côtés : les *Tracts* et les écrits des Pères nous mèneraient au catholicisme avant que nous nous en soyons aperçu » (*Apo*, p. 208-209).

C'est ainsi qu'il composa d'abord, entre 1834 et 1836, ses *Conférences sur la fonction prophétique de l'Église*. Suivront, entre autres, *L'Essai sur la justification* (1837), les *Sermons universitaires*, des articles sur *L'Église des Pères*, la traduction de *l'Histoire de l'Église* de Fleury, une série des *Vies des saints anglais*, une traduction des traités de saint Athanase, sans oublier les *Sermons paroissiaux*.

Quelle intention animait notre réformateur à travers ces publications?

« Je voulais donner substantiellement forme à une Église anglicane vivante, qui eût une position à elle et qui fût fondée sur des principes bien définis ; autant que cela pouvait se faire par des écrits, autant qu'une prédication sérieuse et qu'une influence exercée sur autrui pourraient tendre à en faire une réalité ; une Église vivante, en chair et

en os, possédant une voix, une physionomie, un mouvement, une action et une volonté propres » (*Apo*, p. 219).

3 Vers le catholicisme

En 1841, Newman estime devoir publier un ultime *Tract*, consacré aux 39 Articles de religion anglicans, auxquels devaient souscrire tous les ministres du culte lors de leur entrée en fonction. Il s'agissait de vérifier jusqu'à quel point ces « Articles », supposés avoir été composés contre Rome, étaient en fait compatibles avec une profession de foi catholique, voire même catholique romaine. Ce *Tract* 90 sera violemment condamné, et Newman subit l'effet de « la tempête d'indignation générale que provoqua soudain la publication de mon *Tract* » : « Je compris clairement que ma place dans le Mouvement était perdue, la confiance du public disparue, et mon rôle terminé » (*Apo*, p. 239).

Le réformateur ainsi terrassé sentira le besoin de se retirer de toute vie publique. Il s'établit à Littlemore, village appartenant à sa paroisse, mais décentré par rapport à Oxford. Quelques disciples l'y rejoindront. Son évêque en ayant entendu parler comme d'un « projet de restauration monastique » lui demanda des explications. Il lui répondit, le 14 avril 1842 :

« Depuis des années, treize au moins, je désire me vouer à une vie religieuse plus régulière que celle que j'ai menée jusqu'à présent (...). C'est une résolution vieille déjà de plusieurs années, à laquelle je sens que Dieu m'a appelé, et par laquelle je ne viole aucune règle de l'Église, pas plus que si je faisais le projet de me marier ; je sens que j'aurais à en répondre si je n'y donnais pas suite, car c'est la Providence qui dans sa bonté m'a inspiré cette résolution. (...) Ce serait évidemment un grand réconfort pour moi de savoir que Dieu a mis en d'autres cœurs le désir de poursuivre leur édification personnelle de la même manière » (*Apo*, p. 346).

La pensée religieuse de Newman avait évolué, au contact des événements et de ses découvertes patristiques. Le 24 décembre 1841 déjà, il

avait écrit : « Pour moi, je ne vois qu'une chose, c'est qu'il y a dans les Pères infiniment plus de choses contre notre propre séparation d'avec la chrétienté qu'il n'y en a contre les décrets du concile de Trente » (*Apo*, p. 326-327).

Le 4 mai 1843, Newman pouvait écrire à son ami Pusey :

« Je suis certain à présent que l'Angleterre est schismatique, et certain aussi – mais à un degré considérablement moindre – que les additions faites par Rome au symbole primitif ne sont que des développements légitimes et nécessaires au dépôt fécond qui lui a été confié » (*Apo*, p. 384-385).

Quelques jours plus tard, il écrit au même : « Mes opinions ne sont plus compatibles avec la charge qui m'est confiée » (*Apo*, p. 387). Newman démissionne de sa fonction de curé le 18 septembre suivant. Il commentera :

« Mon esprit avait un dernier pas à faire, et ma volonté une résolution finale à prendre. Ce dernier pas, c'était d'arriver à pouvoir dire loyalement que j'étais *certain* des conclusions auxquelles j'étais déjà arrivé. Cette résolution finale, devenue impérieuse une fois cette certitude atteinte, c'était de *me soumettre* à l'Église catholique » (*Apo*, p. 391).

Newman mettra encore deux ans avant de parvenir à ce point. Il finit par prendre une décision pour l'aider à surmonter ses derniers doutes :

« Quelles preuves intérieures avais-je que je ne changerais pas encore après être devenu catholique ? J'avais toujours cette appréhension bien que, à mon avis, il dût venir un moment où elle s'évanouirait. Néanmoins, il fallait assigner des limites à ces craintes vagues. Je devais faire de mon mieux, et confier à un pouvoir supérieur le soin de faire prospérer mon travail. J'en vins donc, à la fin de 1844, à prendre la résolution d'écrire un *Essai sur le développement doctrinal* ; puis, si à la fin de ce travail mes convictions en faveur de l'Église romaine n'étaient pas affaiblies, à prendre les dernières dispositions pour être admis dans son

sein » (*Apo*, p. 407-408).

Il y travailla en effet avec ardeur :

« A mesure que j'avais, les difficultés s'évanouissaient devant moi et je cessai de parler des « catholiques romains », pour les appeler hardiment les « catholiques ». Je résolus de me faire recevoir dans l'Église catholique avant que le livre ne fût terminé » (*Apo*, p. 415).

Le 8 octobre 1845, Newman écrivit à cet effet trente lettres à ses amis intimes et à sa famille, lettres qu'il n'enverrait que le lendemain, après sa conversion : « J'attends ce soir le père Dominique », le bienheureux Dominique Barberi, religieux passionniste.

« C'est un homme simple et d'une grande sainteté : de plus il est doué de facultés remarquables. Il n'est pas au courant de mes projets, mais j'ai l'intention de le prier de m'admettre dans l'unique bercaïl du Christ... » (*Apo*, p. 416).

S'ouvrit alors pour lui une nouvelle vie, avec de nouveaux appels, parmi lesquels : le sacerdoce catholique ; la fondation du premier Oratoire anglais de Saint Philippe Néri, à Birmingham ; la création d'une école secondaire ; la création de l'Université catholique d'Irlande ; enfin, le Cardinalat, en 1879. Sa vie illustre ainsi les mots de son sermon cité en introduction : « si nous nous efforçons d'accomplir notre vocation, Il nous appelle de grâce en grâce, et de sainteté en sainteté, tant que la vie nous est accordée ».

Alain Thomasset
Augustin de l'Assomption (Bruxelles)